

CYRIEL BUYSSE

Les Mauviettes

nouvelles



INTRODUCTION DE
ANNE MARIE MUSSCHOOT



finitude
2006

En 1911 Georges Eekhoud, écrivain belge francophone qui, avec Camille Lemonnier, a profondément influencé le renouveau littéraire en Flandre vers la fin du XIX^e siècle, écrivit dans un numéro de la revue De week (La semaine) consacré à son confrère néerlandophone Cyriel Buysse: «La vigueur flamande, notre tempérament à la fois tendre et farouche, brutal avec des dessous exquis, ont peut-être trouvé en lui leur plus complet interprète». C'est à l'occasion de ce même hommage de 1911 que Maurice Maeterlinck a écrit que son ami Cyriel Buysse est «notre

Maupassant» et que «Toute la Flandre est en lui, vivante et immortelle».

Les contes présentés dans ce volume sont caractéristiques du naturalisme dont Buysse est le représentant le plus important en Flandre, bien que les créations purement naturalistes occupent une place assez réduite dans l'ensemble de son œuvre. Buysse est resté, avant tout, un réaliste. Même si ses préoccupations sociales l'incitent à vouer une profonde sympathie à «la vie fatale» des pauvres, des souffre-douleur et des marginaux, il a su toutefois élargir sa thématique à une mise en scène typologique complète de la bourgeoisie et de l'aristocratie flamande.

Fils d'un fabricant de chicorée dans la commune rurale de Nevele en Flandre-Orientale, Cyriel Buysse (1859-1932) fit partie du cercle de la revue Van nu en straks (D'aujourd'hui et de demain : première série 1893-1894), qui devait amorcer le renouveau de la littérature flamande. Auparavant, la publication en 1890 de la courte nouvelle De biezenstekker (Le Bâtard) dans la revue hollandaise d'avant-garde De nieuwe gids (Le nouveau guide) avait marqué l'irruption du naturalisme en Flandre. Elle fut suivie en 1893

d'un roman considéré comme l'apogée du naturalisme proprement dit, c'est à dire un naturalisme social, apparenté à l'écriture de Zola : Het recht van de sterkste (Le droit du plus fort). Puis de Schoppenboer (Valet de pique), publié en 1898, et qui marque la fin de ce mouvement. Son œuvre dramatique la plus connue, Het gezin Van Paemel (La famille Van Paemel), de 1903, appartient également à ce courant.

Durant ces années cependant, Buysse écrivit aussi des romans qui ne suivaient pas cette veine du naturalisme social, mais s'apparentaient plutôt à celui pratiqué en Hollande par Louis Couperus, Frederik Van Eeden et d'autres : leurs œuvres n'évoquent pas les rudes mœurs de la campagne et la dégénérescence, voire la bestialité de gens frustrés, mais décrivent des cas («des études») pathologiques dans les milieux bourgeois.

Vers 1890 Buysse semble avoir sérieusement envisagé une carrière littéraire en français. Aussi certains de ses romans furent d'abord écrits partiellement en français et ensuite traduits en néerlandais : une curieuse manière de travailler qui est due, en partie, au fait que les membres de la bourgeoisie et de l'aristocratie flamande

s'exprimaient alors presque exclusivement en français. Ajoutons à cela l'influence de ses exemples littéraires : Zola, Maupassant, Theuriet et d'autres, sans oublier surtout que Buysse était lié d'amitié avec Maurice Maeterlinck et les auteurs de la revue gantoise Le réveil, où il publia en 1895 trois petits contes repris dans le présent volume. Ils furent écrits directement en français et dédiés respectivement à Camille Lemonnier (Le cheval), au peintre Émile Claus (Le baptême) et à Maurice Maeterlinck (Le garde)¹. Était-ce là une manière de se manifester sur la scène littéraire franco-belge ?

Quoi qu'il en soit, cette tentative d'écrire en français fut poursuivie avec Les grenouilles, paru en 1896 dans La revue blanche, et avec Les mauviettes, paru la même année dans Le magazine international. C'est Camille Lemonnier qui lui avait ouvert les portes de ces revues parisiennes. Mais ce fut aussi la fin de la courte aventure française, avec la tentative infructueuse de Maeterlinck de faire jouer sur une scène parisienne une adaptation théâtrale, écrite par Buysse lui-même, de sa nouvelle Le bâtard (1898)

Les contes sont finalement parus en néerlandais

en 1899, dans son premier volume de nouvelles Uit Vlaanderen (De la Flandre) et Buysse est retourné à sa langue d'origine. Décision d'ailleurs approuvée par son ami Maeterlinck², qui lui écrit : « Vous avez très bien fait de revenir carrément à notre flamand maternel ». Dès lors l'œuvre de Buysse relève uniquement de la littérature néerlandaise et très peu de ses titres ont été traduits en français. Le lecteur francophone trouvera cependant dans ce volume cinq authentiques petits chefs-d'œuvre.

ANNE MARIE MUSSCHOOT

*Professeur de littérature néerlandaise
à l'Université de Gand*

1. Ces trois *Petits contes* ont été repris en 1931 dans la revue d'Henry Poulaille *Nouvel Âge*, et *Le cheval*, seul, avait été réédité en 1909 dans un volume intitulé *Les mille nouvelles nouvelles*.

2. Sur ses rapports avec Maeterlinck, on pourra lire le texte de Buysse intitulé *En voyage en auto avec les Maeterlincks*, traduit par Adrienne Fontainas et paru dans *Présence/Absence de Maurice Maeterlinck*. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (2-9 sept. 2000), publiés sous la direction de Marc Quaghebeur (Éditions Labor, Bruxelles, 2002).

Les Mauviettes



C'est dans les prairies, l'hiver...
L'immense étendue, uniformément
verte, d'un vert sans chatoiement,
triste et comme usé, est bornée au loin par une
longue ligne basse de bois sombres. Le ciel est
gris et froid, lourd d'humidité. La bise,
quoique faible, est glaciale.

Non loin de moi, au bas de la digue plantée
de jeunes peupliers tous inclinés du même
côté, se trouve une sorte de chaumière. C'est
encore moins qu'une chaumière, ce n'est qu'un

misérable abri composé de quelques pieux couverts de paille grise, clos du côté d'où vient le vent, ouvert en auvent de l'autre côté.

Là-dessous, accroupis sur une natte usée, se trouvent deux personnes. L'une d'elles, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, est agenouillée et tient en main le bout d'une longue corde fixée là-bas à quelque chose de long et de grisâtre, vingt pas plus loin dans la prairie ; l'autre, un gamin de douze ans, pâle et déguenillé, est à moitié couché contre la paroi de chaume. Tous deux, les yeux levés et le corps immobile, ils sondent le ciel gris d'un regard pénétrant.

Intrigué, ne comprenant d'abord pas ce qu'ils font, je me suis arrêté sur la digue.

Ah!... soudain j'y suis. Ce sont des oiseleurs!

Là, dans la chose longue et grise étendue quelques mètres plus loin sur la rase prairie, je reconnais le filet, que l'homme peut manoeuvrer au moyen de la corde ; et, juste devant, sur un petit tas de terre fraîche, l'oiseau d'appât, la pauvre mauviette prisonnière, qui crie et sautille chaque fois qu'est mise en mouvement la

longue ficelle, dont l'un des bouts se rattache à la patte de l'animal et l'autre à un bâton fiché en terre, également à portée de main de l'oiseleur.

Lentement, doucement, je descends par la pente de la digue dans la prairie et me dirige vers la hutte de chaume. Je dis bonjour à voix basse, je demande si je puis m'asseoir un instant, pour regarder.

Le jeune homme tourne vers moi un visage souriant, où, dans un teint d'un hâle uniforme, brillent deux yeux gris-clair pleins de franchise. Il me rend mon salut, m'octroye d'un signe de consentement, l'autorisation demandée. Le gamin, nu tête, avec une calotte de cheveux d'un blond presque blanc, fixe sur moi de grands yeux étonnés, sans rien dire. Baissant les épaules, je m'accroupis sous la hutte, en face de lui.

— La capture est bonne ? dis-je au bout d'un instant, m'adressant à l'oiseleur.

— Pas mal, mais je crois que ça va se gêter, je crains la pluie, répond-il d'une voix douce et creuse en regardant de ses beaux yeux clairs

le ciel sombre. Puis, tournant à demi la tête, avec un geste de la main vers le fond de la hutte :

— Voilà ce que nous avons pris depuis l'aube, ajoute-t-il.

Je suis son geste du regard, et, dans un coin de l'abri, j'aperçois un petit tas de plumes mouchetées grises, brunes et jaunes. Le gamin se retourne, soulève le paquet, me le montre.

Ce sont les mauviettes. Filées en guirlande à une ficelle, elles semblent rapprocher leurs petits becs tout près les uns des autres, comme pour butiner sur une même proie, et les ailettes pendent en pointes étirées comme en une grande, grande lassitude, tandis que les pattes raidies ont leurs ongles aigus recourbés en dedans. A bien des petits becs colle un peu de sang figé. Il y en a une soixantaine, au moins.

— C'est beaucoup, il y en a beaucoup, n'est-ce pas ? dis-je lentement, avec un faible sourire, l'âme étrangement émue.

— Oui, ça va. Hier, pourtant, c'était mieux. Hier, à la même heure, nous en avions au-delà

de cent, répond le jeune homme sur un ton indifférent.

Mais, soudain, tournant la tête, il se baisse vivement, en gonflant les épaules, et de ses lèvres s'échappe un fin sifflement d'une mélancolie infinie, tandis que ses yeux perçants sondent l'air gris et froid au-dessus de l'immense étendue des prairies. C'est le timide appel des mauviettes qu'il imite. Il en entend venir, invisibles encore dans le ciel triste ; et, en même temps, tirant la ficelle, il fait voler sur la motte de terre fraîche l'oiseau d'appât, la pauvre mauviette attachée par la patte, qui, par ses faibles cris plaintifs, semble appeler près d'elle les petits camarades.

Oh !... les voilà ! Dans l'air assombri, au-dessus du filet, retentissent aussi de fins sifflements, comme en réponse à ceux de l'oiseleur. Ils sonnent étrangement dans la triste atmosphère, et, soudain, nous apercevons les mauviettes mêmes, trois, quatre, cinq mauviettes, tournoyant effarées, irrésistiblement arrêtées dans leur migration par les cris d'appel et les voletements du petit camarade qui

les veut près de lui, qui les supplie de venir.

Viendront-elles?... Ne viendront-elles pas? Oh! le petit prisonnier, continuellement secoué par la ficelle, sautille, appelle plaintivement avec tant d'insistance; elles doivent, doivent venir; une puissance fatale les attire, leurs cercles tournoyants s'accroissent et se resserrent, descendent de plus en plus vers le sol. Déjà elles sont comme dans un tourbillon; on dirait que, fascinées, elles ont perdu toute force de volonté, de résistance; qu'elles ont perdu la faculté de diriger leur vol. Et, tout à coup... oh! c'est si triste!... tout à coup elles cessent de tourner, de pousser leurs petits cris plaintifs: elles planent quelques secondes, immobiles, sur leurs fines ailettes étendues; puis, silencieuses et obliques, comme si elles s'engouffraient dans un entonnoir, elles tombent sur la nasse.

Une brusque secousse à la corde, un froufrou du filet qui se ferme, et c'est fait. Les pauvres capturées courent un instant sous les mailles, pareilles à des souris prises au piège, pendant que le gamin accourt à toutes jambes. L'une

après l'autre il les prend, et une simple pression du pouce et de l'index les achève. La nasse est de nouveau ouverte; les mauviettes, une gouttelette de sang au bec, sont apportées dans la hutte de chaume et enfilées à la ficelle, auprès des autres.

D'un air satisfait l'oiseleur a souri. Il sort de sa poche un rouleau de tabac tourné en spirale, en déroule le bout, y mord à même, en tordant le poignet. Puis, le morceau détaché, convoyé par un tour de langue vers la joue, y forme comme une bosse. Il mâchille un instant, d'un air de gourmandise, crache de côté un jet brunâtre.

— Une bande est en marche, dit-il à mi-voix, d'un ton presque mystérieux.

Et, regardant d'un œil inquiet le ciel nuageux, qui semble s'obscurcir encore:

— Pourvu qu'elles viennent avant la pluie, ajoute-t-il.

Brusquement il se baisse de nouveau, fait voler l'oiseau d'appât, recommence son fin sifflement mélancolique.

Oh! oui, il y en a encore! Oh! il y en a! il en

vient au moins une douzaine à la fois ! Elles emplissent l'air lugubre de leurs cris plaintifs, elles tournoient effarées au-dessus du filet, pleines de désir et d'angoisse, malgré tout irrésistiblement attirées par le solitaire petit camarade, qui les appelle avec une si étrange persistance auprès de lui, sur la motte de terre fraîche.

Presque immédiatement trois d'entre elles se laissent choir. La nasse se ferme et le gamin accourt, tandis que les autres s'envolent avec des cris d'effroi. Mais elles ne vont guère loin : elles disparaissent un instant dans l'atmosphère brumeuse, et, avant même que le filet soit entièrement rouvert, elles sont là de retour, de plus en plus anxieuses et affolées, répondant aux notes plus stridentes, aux cris d'appel de l'oiseleur et aux voletements désespérés de la mauviette tirillée par la ficelle. Elles sentent le danger et se le disent, mais elles cherchent maintenant les petits camarades disparus ; elles les appellent et les pleurent ; elles ne poursuivront pas sans eux la longue étape commune.

L'une après l'autre, planant un instant immobiles sur leurs ailes étendues, ainsi que des êtres désespérés qui mesurent la profondeur de l'abîme avant de s'y précipiter, cessant leurs cris plaintifs, elles se laissent tomber. Toutes, toutes elles y doivent venir. Pas une ne continuera solitaire le long et inconnu voyage. Voilà, c'est fait ; la dernière est prise. Le gamin rouvre le filet, l'oiseleur accroupi siffle sans interruption, la main droite sur la corde, les yeux en l'air, guettant celles qui pourraient encore venir.

Mais au-dessus de l'immense étendue des prairies le ciel lourd s'est enfin fondu en une bruine glaciale. Au loin, sur l'horizon, la ligne basse des bois sombres s'efface dans le brouillard ; un suaire humide, d'une inénarrable tristesse, descend sur la terre.

L'oiseleur se tait, frissonnant. Le gamin se renforce sous la toiture de chaume, sa calotte de cheveux pâles déjà couverte comme d'une rosée de perles.

Encore un petit cri, aigu et court. L'homme se baisse, tend le cou, siffle, fait voler

l'oiseau d'appât qui n'en peut presque plus.

Deux mauviettes!..... mais elles passent. Dans leur vol un instant dérangé elles ont fait un demi-circuit rapide, durant une demi-seconde elles ont plané, immobiles;..... mais, non, celles-là ne viendront pas, elles ne veulent pas venir, elles sont disparues.

La pluie continue de tomber, lente, glacée, monotone. Elle perce les vêtements usés, trempe les épaules, les genoux et les pieds. L'oiseleur et le gamin sont blêmes de froid, leurs dents claquent, la peau, au-dessus des pommettes, devient bleuisante.

Bientôt l'oiseleur ne sait plus siffloter. Ses lèvres sont roidies. De sa main mouillée et tremblante il secoue encore de temps à autre, machinalement, la ficelle de l'oiseau d'appât, qui cesse bientôt de voleter, d'appeler; qui, enfin, ne bouge plus, mort à l'attache, sur le petit tas de terre.

Alors l'homme se lève. C'en est fait de la capture, ils ne prendront plus rien. Aidé par le gamin il replie le filet, le tasse dans un panier, avec les mauviettes attrapées dessus.

A pas raidis, après m'avoir salué d'un bonjour, ils remontent avec leur charge sur la digue se dirigeant vers le lointain village.

Et, dans la prairie, sous la froide et grise, oh! si indiciblement triste étendue du ciel d'hiver, il n'y a plus de mauviettes.

La Haye, juillet 1896.